

Chapitre 4

« *Nous voudrions que l'autre nous donnât des réponses, quand tout ce qu'il peut faire est de nous donner des désirs*¹ »

Guibert TERLINDEN

Un espace à ouvrir en temps opportun

« Éclairé par ta pratique d'aumônier aux Cliniques universitaires Saint-Luc à Bruxelles, quel intérêt trouves-tu à utiliser ou non le concept de *besoin spirituel* ? Quels repères de discernement proposerais-tu ? » Telle est la demande reçue. J'ouvrirai le propos² par un événement dont j'ai été témoin au cours d'un séminaire d'intégration, en finale d'études infirmières. La professeure a eu la douce folie de proposer à ses étudiants de raconter ce qu'en trois

1 Marcel PROUST, *Sur la lecture*, Actes Sud, Arles, 1988, p. 32. J'ai remplacé *auteur* par *autre*.

2 La présente contribution prolonge une conférence faite à la Faculté de théologie protestante de Strasbourg en 2013 : « Un espéranto spirituel : Babel ou fiction ? », publiée dans Jean-Gustave HENTZ et Karsten LEHMKÜHLER (Éds), *Accompagnement spirituel des personnes en fin de vie. Témoignages et réflexions*, Labor et Fides, coll. Pratiques n° 31, Genève, 2015, p. 119-132.

ans ils ont perçu de la dimension spirituelle de leur future profession. Comme certains se risquent à oser une parole, un étudiant, plutôt fort en gueule, s'exclame : « Mais ça n'existe pas, ce que vous racontez-là ! » Plus tard, il confiera avec courage : « C'est peut-être moi qui ne vois pas... » Dans l'évaluation finale, il exprimera son ouverture : « Peut-être qu'un jour je serai prêt... ». Subtilité du temps *opportun* : un accompagnant ne sera disposé à entendre chez autrui que ce qu'il aura *au préalable* écouté en lui-même, dans l'intime. Bien des « mal-entendus » brouillent l'écoute, bien des représentations héritées de l'histoire, tant personnelle que culturelle, seront à lever. Mais c'est impossible à programmer. Qui décidera du juste moment, du *Kairos*³ ? S'il ne s'agissait que de répondre à des besoins, ce serait plus commode : temps du *Chronos*, de l'action-réaction.

De quoi parle-t-on ? Il ne va pas de soi d'identifier « le » spirituel dans une culture et un univers de soins où il n'est pas *de soi* sollicité. D'une part, la médecine fonctionne plutôt dans une logique opérationnelle de *lutte* : elle tend à tout y être instrumentalisé⁴ au bénéfice de ce *combat*⁵, dont le spirituel, dénaturé, du coup, dépouillé de son altérité et de son vouloir-dire propre. Ensuite, concernant la dimension religieuse, l'approche soignante de la souffrance a une telle autonomie que, pour y ouvrir un espace, « il faut une

3 Qohelet 3, 1 : « Il y a un temps opportun / un juste moment (*kairos*) pour tout désir sous le ciel » implique une vigilance, une disposition intérieure d'ouverture.

4 Cf. Guy JOBIN, *Des religions à la spiritualité*, Lumen Vitae, coll. Soins et spiritualités n° 3, Bruxelles, 2012.

5 Ex. dans *combatcontrecancer.org* : « Nous luttons contre le cancer en assurant une prise en charge globale et humaine du patient. » Étonnant, ce « *et humaine* » : l'humain s'ajouterait-il au global ? Entre le cancer et les combattants, quelle place pour le désir du patient ? Où est-il, *lui*, en son humanité ?

démarche qui ne se déclenche pas automatiquement⁶ », même chez les croyants ; le parcours à effectuer pour que s'opère une réelle intégration du spirituel, pourtant partout annoncée, est complexe. Enfin, les discours hérités sont en « panne de transmission » et, sur le véritable *marché* ouvert par cette « détraditionnalisation⁷ », arrivent des offres qui demandent à être reconnues comme spirituelles (pratiques de méditation, de *mindfulness*, nouvelles « religions », chamanisme, *Shiatsu*, *Reiki*, contact avec diverses énergies, etc.). L'intégration de l'énigme qu'est la souffrance, parfois son scandale, est rendue difficile par ce brouillage.

Témoin d'une tradition, vivant d'elle, ma position d'aumônier m'implique dans ce débat. Depuis cette place, j'expliquerai pourquoi je préfère ne plus recourir au concept de *besoin spirituel*, tout particulièrement s'il vient renforcer la tendance croissante à couper « le » spirituel des traditions historiques particulières, qu'elles soient philosophiques ou religieuses. Cette coupure me paraît fort dommageable, en effet, car elle laisse le champ libre à la seule approche utilitaire – une réponse à des besoins en partie induits par la médecine ou centrée sur le seul bien-être individuel – et, surtout, elle risque de rapetisser l'humain. Celui-ci étant foncièrement être culturel et social, être de désir et de langage, le rejoint-on suffisamment par le biais du seul *besoin spirituel*⁸ ?

6 Jean-Marie JASPARD, « L'intégration religieuse de l'expérience de la souffrance. Une approche psychologique », dans *Revue Théologique de Louvain*, 24, 1993, p. 345-372.

7 Lieven BOEVE, « La vérité de l'incarnation et l'incarnation de la vérité. Épistémologie théologique, particularité et pluralité », dans *La Vérité*, Facultés universitaires Saint-Louis, Bruxelles, 2004. Termes qu'il préfère à « sécularisation ».

8 Cf. par exemple la thèse de doctorat en Éthique médicale de Nicolas PUJOL, *Spiritualité et cancérologie : enjeux éthiques et épistémologiques d'une intégration*, Paris, 2014, réalisée sous la direction de Sadek BELOUCIF et G. JOBIN (mise en ligne : <http://www.theses.fr/2014PA05D015>).

Bien plus qu'un « petit besoin »... Vignettes cliniques

Un matin de Pâques, une infirmière des urgences m'invite à porter la communion à Mme N. arrivée la veille en insuffisance cardiaque et sauvée *in extremis*. Besoin identifié, réponse offerte : voilà chacun satisfait d'avoir tenu sa place dans le quartier de tarte qui lui est dévolu. La caricature que Jérôme Pelissier propose du modèle rabâché « Henderson-Maslow » conviendrait ici : « Emballé, l'être humain. Simple comme un petit mammifère. Comme une petite pyramide. Bien lisse⁹. » Oui mais... , un humain vit de *mouvement*, est mouvement, fut-il rassasié. Alors que je la quitte, la patiente hésite, me retient du regard. Je me rassois. « J'ai une question à vous poser, me dit-elle, mais, si je la pose, j'ai peur de perdre la foi... ». Encouragée, elle poursuit : « Comment les disciples ont-ils su que le Christ était *vraiment* ressuscité ? », puis, se risquant à être sujet de sa parole, elle explore plus librement ses intuitions. Au fil de l'échange, émergera la question qui a mûri en elle au fil de la nuit : « Quels motifs ai-je de *choisir* à nouveau la vie ? » Question des finalités. Un « petit besoin » spirituel a certes été identifié et comblé, mais *par cette porte d'entrée* banale, pieuse, elle a remis sur le métier et relancé ce que Dominique Jacquemin appelle très adéquatement non plus « *le spirituel* » – comme s'il s'agissait d'une dimension parmi d'autres¹⁰ – mais son « *mouvement*

9 Cf. l'excellente lecture critique dans *Gérontologie et société*, 118, septembre 2006.

10 J'ai pensé ainsi un temps, moi aussi. Cf. G. TERLINDEN, *J'ai rencontré des vivants. Ouverture au spirituel dans le temps de la maladie*, Fidélité, Namur/Paris, 2006. Les enjeux se sont déplacés depuis.

*d'existence*¹¹ » de sujet singulier et désirant – être « pathique¹² » – dans sa globalité. Ce qu'elle a entendu, du fait du passage d'un tiers, c'est, comme à un carrefour : « Circulez ! ». Bloquée puis remise en mouvement, sa vie s'ouvrait à de « l'in-ouï ».

Théories et pratiques centrées sur les seuls besoins tendent à fragmenter le patient en autant de réalités partielles et séparées qu'il y a d'intervenants, faisant du patient *réel* un objet *perdu*. La rencontre a permis à Mme N. de recontacter le niveau global de son devenir, ici *par la porte d'entrée du religieux*. Cela aurait pu se vivre par le biais d'un soin du corps : « Dans les mains de cette aide-soignante-là, je me sens beau », m'a dit un patient paralysé. Désirable, digne, humain. Il en va ainsi pour toutes les modalités d'existence du sujet humain. Besoin ou désir ? Difficile d'en décider : tout est tellement enchevêtré chez l'être humain. La souffrance existentielle est à chaque fois totale, de même que l'équilibre retrouvé : le *rapport* que le patient entretenait à l'ensemble de son existence s'est laissé questionner, une *dynamique*, un *dynamisme* s'est trouvé relancé. La vie.

Un rituel, une prière est également un fameux enchevêtrement de corps, de culture, de socialité, d'imaginaire, etc. S'il est ancré dans une vie spirituelle intériorisée, il comporte un aspect relationnel et éminemment désirant : le « Tu » à qui l'on s'y adresse n'est pas un *deus ex machina* qui satisferait, terme à terme, les besoins du priant, un *dieu bouche-trou* ; que du contraire, ce « Tu » appelle et

11 Par exemple : <http://www.uclouvain.be/cps/ucl/doc/viespirituelle/documents/jacquemin-spiritualites-soins.pdf> : « Spiritualités : quelle place leur accorder dans les soins ? », Conférence à-pour l'asbl Sésame, mars 2012, p. 5.

12 Le psychanalyste Jacques SCHOTTE invitait à ne pas réduire le *Pathos* à la souffrance : le *pathos*, c'est le mouvement continu de l'existence qui va, qui vient, en fonction des événements de rencontre, des crises, des catastrophes. Tantôt on peut dire : « tout compte fait, ça va » ; tantôt, « ça ne va pas ». Ce registre *pathique* n'est évidemment pas réductible à la seule approche qu'en offrent la médecine et son projet de maîtrise. Il requiert la capacité de se laisser surprendre.

élargit son désir de vie et, d'une certaine façon aussi, son *manque*¹³. La relation ou la rencontre est première. Plus elle est personnelle, plus elle se vivra du côté du désir et évitera de réduire l'a(A)utre au rang d'idole, au service des besoins privés. Ce qui manque peut-être souvent, c'est le manque.

La mort d'enfants est, sans conteste, ce qui est le plus difficile à vivre pour les soignants. Ils s'y impliquent corps et âme, avec une charge d'affects considérable et épuisante, d'autant que là, franchement, il est bien difficile de combler le seul besoin criant qui envahit tout l'espace : « Délivrez-nous de la mort, de la contingence humaine ! » Quand les soignants échouent dans leur *combat*, la culpabilité n'est jamais très loin. L'aumônier n'est pas plus fier mais, s'il passe par là, il arrive que ce ne soit pas anodin.

Lorsque, déboussolé par la mort imminente de sa petite-fille leucémique, un grand-père pointe vers moi un doigt menaçant et me lance, fou de douleur, telle une gifle : « Jusques-à quand *votre Dieu* nous fera-t-il payer la mort de son propre fils ? », ou qu'une maman, qui vient de perdre son grand fils que j'ai longuement accompagné, me jette à la figure une poignée de médailles pieuses en hurlant : « *Votre Dieu* n'est pas », je me sens solidaire des médecins accusés d'inhumanité, de folie, d'acharnement, *in fine*, de décevoir... Quand nul n'est en mesure de boucher cet incommensurable besoin, il arrive que ça bascule : « Vous n'avez pas pu me sauver, disait une patiente à l'oncologue : vous me devez la mort. » Vous me devez...

Du salut comme du soin déçus, on passe au dû et même à la dette. Dès lors que l'humain peine avec la limite et sa condition humaine mortelle, ou qu'il ne sait pas quoi *faire* avec la fragilité, le médecin autant que d(D)ieu, devenus objets de son ressentiment,

13 Marion MULLER-COLARD, bibliiste et aumônière protestante, l'illustre magnifiquement dans son petit ouvrage *L'autre Dieu. La plainte, la menace et la grâce*, Labor et Fides, coll. Petite Bibliothèque de Spiritualité, Genève, 2014.

sont convoqués au service de son besoin. En réalité, c'est le désir qui s'éprouve trahi : bien des crises de foi sont la conséquence d'attentes déçues, le désir déçu n'imaginant pas, dans notre culture technique, d'autre réponse que dans l'ordre du *faire*¹⁴. Centré sur la réponse aux besoins, n'a-t-on pas trop négligé d'accompagner l'imaginaire dont le désir est porteur ?

Demandons-nous ce qu'a mis en lumière ou autorisé – au sens d'ouvrir un possible, et quel possible – la présence *tierce* d'un accompagnant spirituel. *A contrario*, que serait-il advenu si ces personnes n'avaient trouvé sur leur chemin cette « butée » offerte par une présence non soignante, sans visée d'efficacité mais témoin d'une tradition spirituelle particulière, identifiée ? Cette présence n'a pas répondu à des besoins bien spécifiés, mais a contribué à les relier au pôle *culturel* et pas seulement émotionnel de leur existence et, *par cette voie d'accès-là*, à *circuler* mieux, à rouvrir le jeu, à relancer leur *mouvement d'existence*, peut-être à l'orienter nouvellement, à l'enrichir, à le complexifier et à l'humaniser. L'aumônier n'est pas isolé. Des soignants de toutes les disciplines sont acteurs privilégiés de telles remises en mouvement impliquant l'être du patient en son entier, ou le leur. Cela dit quelque chose, je pense, de notre condition humaine commune. Une sorte de « bouturage » s'opère parfois, comme on cherche à multiplier des fleurs.

Que fait d'autre ce père d'un adolescent accidenté, si touché par le dénuement et l'effondrement des amis de son fils qu'il trouve l'énergie de créer un *blog* pour leur partager, par ce réseau social, des messages de vie et d'espérance ? Face à leur indignation envers la vie et contre Dieu, il leur offre ses boutures de langage, fruits de sa propre reprise interprétative des mots hérités ; des mots simples et remplis de respect pour leur tentative maladroite de tracer leur chemin. Le bouturage a-t-il pris ? Allez savoir... Alors que l'émotionnel saturait tout l'espace, que leur *mouvement*

14 Cf. aussi les « qu'on en finisse au plus vite », les demandes d'euthanasie, la judiciarisation croissante des plaintes.

d'existence, leur passion désirante était à l'arrêt, il a tenté de les relier à sa « communauté narrative¹⁵ » ou historique, à la leur s'ils en avaient une. La *religio* c'est d'abord l'être ensemble, la relation ou la sollicitude avec autrui, le lien maintenu ; c'est aussi invitation à *re-lire* la vie à neuf pour y tisser du sens, grâce à ceux dont nous sommes les héritiers. Les patients bouturent eux aussi, comme celui qui, après sa mort, a fait offrir un petit bouddha à son jeune médecin pour l'inviter à prendre soin de sa vie intérieure et de celle des malades. Celui-ci en a été retourné. Le bouturage désirant a pris : la page blanche de sa blouse est redevenue celle d'un apprenant, à vie. Autre chose que des petits besoins...

Trois motifs de questionner l'idée de besoin spirituel

On peut sincèrement se réjouir que, depuis un demi-siècle, la notion de *besoin spirituel* a contribué à repenser l'acte de soigner en tant que *care* et à y rouvrir une place à la vie spirituelle. Éclairé par ces vignettes, je mettrais en lumière plusieurs limites de ce concept.

Le mot *spirituel*, d'abord, me paraît trop flou et ambigu. Notre société, devenue pluri-convictionnelle, n'ose plus utiliser le mot *religieux* ; elle l'a sécularisé en *spirituel* afin de s'adapter aux croyants sans appartenance en constante augmentation et au fait non croyant. Fort bien ! Mais il est devenu très difficile d'y trouver un contenu propre, tant il finit par « baptiser¹⁶ » abusivement toutes sortes de dimensions : affective, relationnelle ou psychologique,

15 Terme repris à Paul RICŒUR. Par exemple dans *Identité narrative et communauté historique*, Cahier de Politique Autrement, octobre 1994. Il utilise aussi le terme de « communauté narrative ».

16 Je remercie l'infirmière, se disant athée, qui a dénoncé ce forçage : « Pourquoi qualifiez-vous de *spirituel* ce qui est relation, soin, acte d'humanité ? »

soignante, existentielle, religieuse, de sens, éthique, etc. Plus encore et surtout, *spirituel* et *religion* deviennent étrangers l'un à l'autre : puisque tous les soignants sont désormais supposés prendre en charge le besoin spirituel, ils lui font occuper un espace de plus en plus autonome, coupé du champ religieux particulier dont ils ne savent pas quoi faire puisqu'ils n'en ont pas d'expertise.

Le *besoin spirituel* conservera ainsi de son histoire la propension à être du quasi-religieux – dont il faudra sans cesse se défendre – ou à désigner des réalités trop disparates. Les psychologues hospitaliers ont tendance à suivre cette évolution, de même que les « soins spirituels et d'accompagnement¹⁷ » qui tendent à s'imposer ici et là. Un trésor constitutif de l'humanité en matière d'humanisation de l'humain ne risque-t-il pas de se perdre ? Le prix à payer me paraît trop élevé.

J'inviterais moi aussi à ne plus parler d'une dimension spirituelle à côté d'autres (par exemple le modèle bio-psycho-social et spirituel – *Charte de Bangkok* de l'OMS, 2005) mais à réserver cette qualification au niveau plus « *méta* » qu'est le *mouvement d'existence du sujet humain*. Ce dynamisme global est porté ou alimenté par les *portes d'entrée* des multiples formes ou modalités d'existence que prend notre être-au-monde ; en même temps, il les traverse, les porte, les anime, les relie les unes aux autres. Plutôt que d'encore parler de *dimensions* – la réalité est bien plus complexe et intriquée – je suggère de mettre en valeur et *sans en limiter le nombre*, les multiples constituants de notre être-au-monde : être de langage (précédé-désiré ; parlant ; symbolique : lois, mythes), être culturel et capable de rationalités (au pluriel : scientifique, technique, poétique, religieuse, artistique, etc.) ; être corporel (corps *bios*, corps relationnel et sexué, corps de ritualité, être-pour-

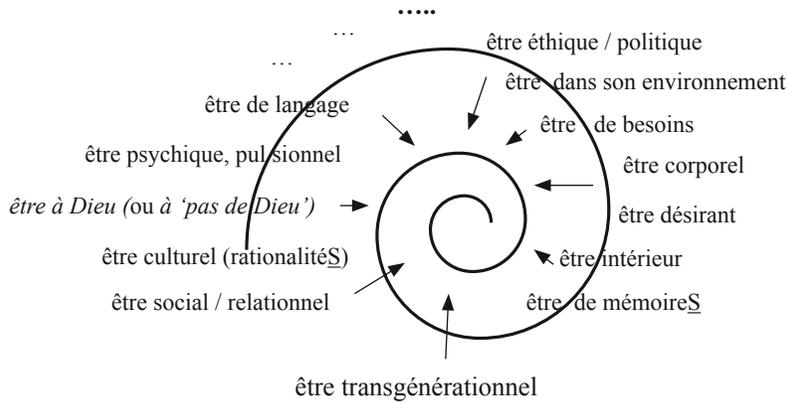
17 Traduction qu'a proposée J.-G. HENTZ pour *Spiritual Care* au colloque des 23-24 mai 2013. Voir aussi les « intervenants en soins spirituels » au Québec (www.aiissq.org ; www.cssante.ca) ou l'approche STIV au CHUV de Lausanne, www.chuv.ch/aumonerie ou St. MONOD-ZORZI, *op. cit.*

la-mort) ; être psychique (pulsionnel, fantasmatique ; désirant ; émotionnel ; affectif) ; être social et relationnel (liens familiaux-transgénérationnels, amoureux, communautaires) ; être éthique ou moral (quête ou souci du bien ; capacité d'émerveillement et d'indignation ; responsabilité et culpabilité), politique ; être pour les autres (sollicitude ; solidarité ; risque et don de soi) ; être intérieur (authenticité, présence à soi, autonomie, volonté, courage) ; être dans son environnement (son milieu) ; être créé par Dieu, être à Dieu (ou à *pas Dieu* : j'y reviendrai) ; etc.

Tous ces constituants de natures diverses sont en interdépendance constante et chacun a sa valeur. Ils sont plus ou moins investis selon les individus et les époques. On pourrait les multiplier et les diversifier selon les cultures d'origine, prenant au sérieux le véritable sentiment *d'étrangeté* qui nous saisit au contact de personnes d'autres traditions. Les dynamismes d'existence des humains se croisent entre eux et, pour les croyants, à celui du Dieu de leur foi. Celui du Dieu des chrétiens est même déjà *en soi* pluriel, trine. Chaque partenaire de soin, selon la plus ou moins grande amplitude de son « équation personnelle », contribue à relancer le mouvement d'existence du patient qu'il accompagne et réciproquement. Nul n'étant neutre, il s'agit plus que de transfert, au sens psychologique. Les patients nous disent effectivement *choisir* leurs interlocuteurs privilégiés : une question de résonance, de vitalité, de feu.



Tableau 1. Le spirituel
Dynamisme ou mouvement d'existence du sujet humain désirant



Dans la foulée, je formule alors l'hypothèse que l'approche par le *besoin seul* risque de réduire le mouvement d'existence à du trop petit, de rester à la surface, à l'ici-maintenant, à du trop « *ego-centré* ». Ne réduit-elle pas le spirituel à une faim bien modeste au regard de ce que des traditions et expériences millénaires nous en rapportent et, surtout, de ce dont le désir a faim ? Il s'agit d'une faim autrement plus essentielle, insiste Bellet,

Faim de ce-par-quoi nous pouvons humainement vivre. Ce qui nous donne de tenir debout, ce qui nous permet de traverser notre vie. (Faim de) la plus haute nécessité, faim que nous soit donné ce-sans-quoi nous risquerions d'être pris dans le désastre qui peut survenir en toute vie humaine : la destruction, l'effondrement, l'angoisse pure¹⁸.

¹⁸ <http://belletmaurice.blogspot.be/2014/09/la-dimension-spirituelle-de-la-vie.html>.



Comment imaginer qu'il soit possible d'apaiser, voire de *combler* pareil *besoin*, si c'en est un, de façon efficace et mesurable encore bien ? Pourtant, s'il n'est pas *rencontré*, l'on meurt. Les patients en psychiatrie m'ont particulièrement éclairé à ce sujet.

Dans un imaginaire médical de *combat*, à tout besoin correspond nécessairement une réponse capable de l'apaiser : une crise, ça se *traite*, ça se *résout*. L'idée de besoin contraint chacun à être efficace depuis sa position haute d'expert, poussant le patient en position *clinique*¹⁹ de malade à *traiter* (*top-down*). Or, accompagner ne consiste pas tant à répondre à des besoins qu'à remettre du jeu ou de l'espace *pour que ça circule* et, par là, pour favoriser « le temps long des maturations de l'être, des deuils, des acceptations de la finitude », temps long de l'engendrement, de la maïeutique. En outre, si seul le présent ou le court-terme est privilégié, « la mémoire ne joue plus son rôle de gardien de l'identité et de rappel de l'expérience ; le futur se ferme²⁰ ». On devrait dire *mémoires*, *au pluriel* : mémoire personnelle, consciente et inconsciente, relationnelle, expérientielle, mais aussi transgénérationnelle, référence à la communauté narrative, culturelle, symbolique, en laquelle chacun a été initié à son humanité. Comment y demeurer inscrit de façon dynamique, y compris en temps de crise ? Le psychanalyste Winnicott priait : « Que je puisse être vivant quand je mourrai. »

19 Du grec *klinô* : se pencher, s'incliner. En Eph 5, 21, Paul invite à l'attitude inverse : « par respect pour le Christ, soyez soumis les uns aux autres » (*upotassô* : « ob-éir » à, se mettre en dessous de, sous l'autorité de).

20 Marie-Jo THIEL, *Au clair-obscur du monde de la santé. Défis posés à l'éthique et à la foi chrétienne aujourd'hui*, conférence finale aux Assises provinciales de la santé, Lyon, 13-15 mai 2010.

La question suivante mérite alors d'être entendue. Ne minimise-t-on pas l'écart entre *soin*, *bien-être* et *salut*²¹, entre *guérir* et être sauvé, entre *efficacité* et *grâce* ou *gratuité*, entre *soins techniques* et *accompagnement fraternel* ? Entre besoins et désirs ? Lorsque la biomédecine dit prendre en charge *tous* les besoins des individus, y compris spirituels, parce qu'elle dispose des moyens de le faire, parfois à la folie, et contribuer ainsi à leur bonheur, elle se revendique d'une mission quasi religieuse de salut. Quand cette médecine puissante échoue à être tout, on réalise que tout, c'est trop. La tradition chrétienne – qui a plus d'une crise d'avance – donne à penser que l'on n'est alors pas très éloigné du risque de violence : le questionnement capital sur la finalité des soins se met à tourner fou²² et le meilleur est passible de se retourner dans le pire. Tous, nous redoutons cela. Il importe alors que des accompagnants ne collent pas *sans plus* aux besoins – que l'imaginaire médical a parfois contribué à créer – ou au bien-être mais signifient un écart, soient passeurs vers autre chose que ce que la médecine de combat promet²³ sans toujours y parvenir. Les *psys* qui abordent le psychisme autrement que de façon utilitaire ouvrent, eux aussi, sur une part d'inconnaisance ou d'incomblable

21 Cf. par exemple déjà Louis PERRIN, *Guérir et sauver. Entendre la parole des malades*, Cerf, coll. Recherches morales, Paris, 1987, ou Jean ANSALDI, *Le dialogue pastoral. De l'anthropologie à la pratique*, Labor et Fides, Genève, 1986.

22 Dès 1957, dans une *Allocution sur la réanimation adressée à des anesthésistes*, souvent citée, Pie XII invite à s'abstenir de ce qui « rendrait trop difficile l'acquisition de biens supérieurs plus importants. La vie, la santé, toute l'activité temporelle, sont en effet *subordonnées à des fins spirituelles* ». Ceci est rarement signalé. Cf. discours du pape Pie XII en réponse à trois questions de morale médicale sur la réanimation, 24 novembre 1957.

23 Au CHUV de Lausanne, Étienne Rochat veille à ce que le médecin qui met en place ses traitements ait *vraiment* écouté le patient quant à ses désirs ou à son éventuelle détresse spirituelle. S'il n'est pas instrumentalisé par le médical, l'aumônier peut s'avérer prophétique car, en mettant du *tiers*, il en appelle à la liberté de chacun.

en l'humain. On ne saurait réduire l'humain au fini de l'approche biomédicale, d'aucune autre d'ailleurs, y compris religieuse. Importe le mouvement : que ça circule.

Que peut-il venir par la porte d'entrée des traditions philosophiques et religieuses particulières qui soit en mesure de faire *tiers* et de relancer le désir ? Par exemple ceci : qu'une épreuve ou une crise d'existence, ça ne se *traite* ou ne se *résout* pas par une réponse qui éteindrait la souffrance existentielle comme on étanche un besoin. Une crise, ça se *traverse*. Ce dont j'ai été témoin bien des fois, c'est que, dans ces traversées parfois si profondes que le souffrant a l'impression qu'il va y mourir, la *faim* se creuse, le *désir* s'approfondit, se laisse « *interrompre* »²⁴ et déplacer. C'est une question de vie ou de mort : « c'est la traversée qui nous constitue²⁵ ». Comment, à ce niveau-là, se résoudre à ne parler que de besoins ou imaginer quelque efficacité planifiable ? Les spirituels parlent plutôt d'itinéraire, d'alliance et de p(P)arole échangée, de témoignage ou de compagnonnage, de bénédiction²⁶, d'étonnement, de conversion. Bien peu de maîtrise en ces chemins-là ; ça nous traverse, ça nous surprend. La condition est que l'on ne soit pas abandonné seul à soi-même : c'est bien souvent la rencontre qu'il faut sauver.

Il m'est un troisième motif de questionner l'idée de besoin spirituel : sa visée d'*universalité*. On en parle souvent comme si tous parlaient une unique langue ou avaient à entrer dans un modèle

24 L. BOEVE, « La définition la plus courte de la religion : interruption », dans *Vie consacrée*, 71, 2003, p. 10-36.

25 Jacques SCHEUER, « Les religions comme itinéraires. Leçons d'un "détour" par le bouddhisme », dans Bernard VAN MEENEN (dir.), *Qu'est-ce que la religion ?*, Facultés universitaires Saint-Louis, coll. Publications des Facultés universitaires Saint-Louis n° 99, Bruxelles, 2004, p. 63-92.

26 Cf. mon collègue Claude LICHTERT, *L'intrigante bénédiction. Lectures narratives*, Cerf, coll. Lire la Bible n° 177, Paris, 2013. En dernière partie, il relit le travail des aumôniers.

unique : une sorte de « babélisation²⁷ » du spirituel. En réalité, pareil « esperanto spirituel²⁸ » n'est-il pas marqué par le geste qui lui a donné naissance : le geste de s'être coupé des traditions *particulières* et de les avoir repoussées du côté des croyances, de l'infantile, du pré-moderne, au nom du projet moderne et laïque d'émancipation de l'individu, une « vision de l'Histoire animée d'un mouvement quasi spontané vers le meilleur²⁹ » ? Une double fiction me paraît accompagner cette coupure :

- ♦ Le besoin spirituel y est présupposé *inné, sui generis* : s'il est universel, ce serait *par nature*. Non : *en soi*, un humain seul sur son île ne sera jamais spirituel *naturellement*, par intuition *im-médiate*, sans la médiation d'autres humains et donc d'une transmission : il mourrait. Il sera encore moins religieux puisque le religieux que l'on se construit soi-même ne peut être que la somme de nos projections plus ou moins inconscientes.
- ♦ Une fois le spirituel supposé inné et donc universel, on déclare qu'il *précède* les langages particuliers (cultures, religions, etc.) et même le langage : il serait ainsi une sorte d'expérience infra-langagière, purement intuitive. Fiction, là encore.

Avec une insistance assez lourde, on répète comme une évidence qu'il ne faut pas *réduire* le spirituel aux religions. D'accord, si c'est une remarque d'ordre sociologique destinée à mieux faire droit aux spirituels sans appartenance religieuse ; non, si c'est

27 Gn 11, 1-9 : « *Tout le monde se servait d'une même langue et des mêmes mots. [...] Faisons-nous un nom et ne soyons pas dispersés sur toute la terre.* » Ce qui fut jugé profondément infécond par Dieu, rapporte le narrateur. Intéressant à entendre en temps de mondialisation et de « McDonaldisation » de la culture.

28 L. BOEVE, *art. cit.*

29 Rémi BRAGUE, *Modérément moderne*, Flammarion, Paris, 2013. Cité dans *La Croix* du 29 août 2014, p. 23.

pour présumer un âge d'or du spirituel précédant les *dégradations* particulières dont il faudrait se libérer. Nous sommes tous et *toujours* des particuliers situés. D'accord, si c'est pour dénoncer que toute institution, religion ou culture court le risque d'écraser le dynamisme créateur en l'enfermant dans des frontières trop étroites. Cela s'est vu... même chez les modernes antireligieux. Mais non, si c'est pour se priver de ce qui pourrait venir comme *altérité*, et donc comme résistance, relance ou surprise, depuis le meilleur de ces traditions : revisitées à neuf, ne se pourrait-il pas que, plutôt que de *réduire* le spirituel, elles lui donnent, tout au contraire, sa plus large portée, l'élargissent, le dynamisent, « donnent des désirs » ? Ce que j'observe au chevet des patients est parfois bien léger et entretient le discrédit jeté sur le religieux par la rationalité dominante. Le religieux est autre chose que du lisse, il est complexe comme le désir humain, inclut le cri, le combat avec et souvent contre Dieu, toutes choses qui vont labourer dans les grandes profondeurs.

« Vous avez un trésor entre les mains » Quelques repères personnels

En finale, il m'est demandé d'identifier quelques repères qui fonderaient mon approche.

Du psychologue de la religion : Antoine Vergote³⁰, je retiens que la religion n'est pas une vision du monde³¹ – ce qui relève du champ psychologique – mais bien une « *objectivité* », un « *système*

30 Cf. la précieuse synthèse de J.-M. JASPARD, « Pourquoi les hommes sont-ils religieux si ce n'est pas par besoin. Histoire d'une déjà longue enquête psychologique menée par A. Vergote », dans *Over de Grens. De religieuse "Behoeft" Kritisch onderzocht. Hommage à A. Vergote*, Universitaire Pers Leuven, coll. Studia psychologica, Leuven, 1987.

31 L'homme y est pris, malgré lui, par un excès de significations inconscientes lui venant de son fond pulsionnel personnel. Voir par exemple la vision qu'avait Job d'un monde juste et parfaitement ordonné.

spécifique de croyances et de comportements se rapportant à un donné révélé ». Être de culture, l'homme ne naît pas sans bagage : il est toujours déjà *précédé*. En venant au monde, tout humain trouve, déjà-là, le langage et les mots. Le mot *Dieu* est de ceux-là, qui donne à penser. Qu'il soit croyant *ou non*, chacun sera amené à s'y confronter, impliquant dans cette confrontation tant l'excès de significations inconscientes lui venant de son fond pulsionnel que ce qui lui vient de son insertion socioculturelle. Je me distancie sur ce point de Dominique Jacquemin qui, dans sa vision en quatre dimensions (bio, psycho, éthique et religieuse), réserve la quatrième « pour certains » seulement. Qu'ils le veuillent *ou non* – j'insiste – tous trouvent cette « objectivité », ce déjà-là des religions, comme une borne aux frontières de leur territoire et y butent parfois, comme le grand-père de mon récit, jusqu'à mettre, soit Dieu, soit le « lieu-tenant » qu'il me croit être, en demeure de se justifier. Par ces rencontres, particulièrement en temps de crise où tout est mis sens dessus-dessous, l'humain trouve à s'identifier et à se laisser dynamiser en tant que humain désirant.

Le théologien Adolphe Gesché prolonge : « Ces réponses [cette *objectivité* dont nous sommes *tous* précédés] ne précèdent-elles pas les questions ? Ne les suscitent-elles pas ? Mais précisément comme énigmes, et énigmes à interroger. » C'est une vraie chance car « comment commencer sans être initié ? ». Ces réponses « sont là pour nous interroger. Et dans le même temps, elles rendent possibles les questions : elles sont là pour être interrogées. Les grandes réponses sont des questions qui interrogent et qu'on interroge³² ».

Contemporain de ces deux penseurs de Louvain, Paul Ricœur précise l'enjeu, capital à mes yeux :

³² *La foi et le temps XXI*, 1991, p. 302-303. Largement développé ensuite dans « Le sens », *Dieu pour penser VII*, Cerf, Paris, 2003 et dans l'ensemble de cette collection.

Contrairement à la tradition du *Cogito* et à la prétention du sujet de se connaître lui-même par intuition immédiate, il faut dire que nous ne nous comprenons que par le détour des signes d'humanité déposés dans les œuvres de culture³³.

Culture inclut les traditions héritées, philosophiques et religieuses, mais aussi artistiques, architecturales, rituelles, romanesques, etc., et les multiples émotions, souvenirs et relations qui en accompagnent inextricablement la découverte. Ce « il faut dire » de Ricœur est quasi une protestation devenue essentielle à qui envisage l'accompagnement « dans une société qui prône autant l'auto-définition et la maîtrise à tout crin³⁴ ».

Outre qu'ils m'éclairent sur ma propre humanité désirante, ces repères personnels m'ont convaincu que, pour toute personne en chemin de vie ou en crise d'existence, rencontrer un témoin qualifié est une opportunité de nourrir et, parfois, de relancer son mouvement d'existence. Ce témoin peut aussi être un livre, la Bible, une cathédrale, un texte du Coran, un paysage, un rituel, une cantate, peut-être même soi en tant que texte ou énigme à déchiffrer. J'ai pris pour titre à cet article les mots où Proust parle de l'acte de lire : « *Nous voudrions que l'auteur nous donnât des réponses, quand tout ce qu'il peut faire est de nous donner des désirs* ». Joël Molinario commente : pour Proust, lire serait « une expérience spirituelle qui naît du désir ouvert par la *clôture* du

33 Paul RICŒUR, *Du texte à l'action*, Seuil, Paris, 1986, p. 116-117. Pour ce motif, n'être centré que sur ce que le patient dit de sa cohérence personnelle ne suffit pas au témoin que je suis. Comment, pour autant, ne pas être dans le prosélytisme ou la suggestion – qui est de plomb, dit Freud – mais dans la rencontre, l'association d'idées – qui est d'or ? Le véritable respect consiste, je crois, à tenir les deux attitudes ensemble.

34 Frédérique VAN LEUVEN, *MMPP : médicaliser le chômage pour mieux exclure*, 2011. www.apppsy.be/docs/.../texte_MMPP_Frederique_Van_Leuven.pdf.

texte écrit³⁵ ». S'exposer aux œuvres de culture, en tant qu'*altérité, butée, balise, objectivité* – parce que *clôturées* – c'est espérer mieux se comprendre. La Bible est « Livre et miroir », dit saint Bernard. On peut le dire de tout œuvre de culture : de s'y frotter, le « lecteur » s'en trouve à chaque fois questionné, redynamisé et invité à se construire à nouveaux frais.

Pour qu'une telle appropriation ait lieu – encore Ricœur – de la distance est nécessaire. Il s'agit non pas « d'imposer au texte sa propre capacité finie de comprendre, mais de *s'exposer au texte et recevoir de lui un soi plus vaste* [...]. Je ne me trouve qu'en me perdant [...]. La compréhension est autant désappropriation qu'appropriation³⁶ ». Il en va de même pour la recherche de *sens* si souvent identifiée dans la littérature au besoin spirituel alors que le sens n'est qu'une voie d'accès au dynamisme d'existence, une voie souvent par trop cognitive ou rationnelle, avec la volonté de maîtrise qui l'accompagne : « Comment l'aborder comme ce qui vient plutôt que comme ce qui est advenu ? », demande J.-L. Nancy. Le sens déjoue nos attentes bien plus qu'il ne les comble, il faut donc renoncer à sa clôture. Par là, le sens se rapproche du monde comme horizon ouvert à des événements qu'aucun savoir ne permet d'anticiper³⁷ ». Ce n'est le plus souvent qu'*après coup*, lorsque cela a tant manqué ou lorsque cela a été offert – enfin – qu'on le sait, comme nous le disent ces personnes qui pensaient ne jamais pouvoir traverser telle crise de vie.

35 Dans *La Croix* du 16-17 novembre 2013. Je souligne *clôture* pour sa proximité avec l'idée d'*objectivité*.

36 *Du texte à l'action*, Seuil, Paris, 1986, p. 116-117. C'est nous qui soulignons.

37 Jean-Luc NANCY, *Le sens du monde*, Galilée, Paris, 1993 (rééd. 2001), cité dans « Quand le sens ne fait plus monde. Entretien avec Jean-Luc Nancy », dans *Esprit*, mars-avril 2014, p. 27-28.

Bien évidemment, pour que ces grandes cathédrales de mots et de pierres, de gestes et de symboles, nous *donnent des désirs*, encore faut-il leur accorder ce crédit et que le miroir nous en soit tendu. Ricœur a eu ces mots si inspirants que je fais miens pour conclure :

Les gens d'autrefois ont eu des rêves, des désirs, des utopies, qui constituent une réserve de sens non réalisée. Un aspect important de la relecture et de la révision des traditions transmises consiste dès lors dans le discernement des promesses non tenues du passé [...] vivant dans la mémoire grâce aux flèches du futur qui n'ont pas été tirées ou dont la trajectoire a été interrompue. En ce sens, le futur inaccompli du passé constitue peut-être la part la plus riche d'une tradition. La délivrance mutuelle de ce futur inaccompli du passé est le bénéfice majeur qu'on peut attendre du croisement des mémoires et de l'échange des récits³⁸.

Certains, patients ou proches, soignants ou étudiants, croyants ou non, disent, dans leur propre langue, avoir croisé ce *futur inaccompli* et leurs récits personnels. Cela n'a certes pas apporté de réponse *clôturante*, comme on comblerait un besoin, mais a certainement contribué à relancer leur mouvement de vie, leur dynamisme d'existence – ce niveau « méta » ou global auquel, aujourd'hui, j'associe le spirituel. Jusqu'à être conduit « *au port de son désir* », chante le Psaume 107.

38 P. RICŒUR, *Identité narrative et communauté historique*, Cahier de Politique Autrement, octobre 1994.